

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures - Une Victime de la Mer, d'après M. M. O. Kirberg. - L'Alchimiste, d'après M. Henry Marks. - Louis IX fait Prisonnier par les Musulmans, d'après Gustave Doré. - Le docteur Tanner pendant son Jeûne.

TEXTE: - Nos Gravures. - Aléde de Hamal. Chronique Belge du XIVe siècle. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Poésie et Philosophie des Voyages. - Ce que nous apprennent les Ruines de Pompéi. - La Coiffure à la Souris. - La Tour au Lierre. Roman. - Rébus No 11.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 44.

— 10^e ANNÉE. —

4 Septembre 1880.

NOS GRAVURES.

UNE VICTIME DE LA MER.

Dans un de nos derniers numéros, nous avons représenté la femme d'un marin, suivie de toute la famille, allant déposer en ex-voto aux pieds de la Madone, — un petit bateau en

bois, — pour la remercier d'avoir sauvé son mari de la fureur de l'ouragan.

Aujourd'hui nous assistons à une scène bien opposée, à une scène toute de désolation et de douleur.

Cette malheureuse épouse n'ira pas offrir à la chapelle le petit bateau, qui restera là sur la cheminée, comme un souvenir de cette fatale journée... Son mari n'a pas eu le bonheur

d'échapper à la tempête, et la mer a été son tombeau.

Des marins ont trouvé sur la grève son corps froid et inanimé, rejeté par l'Océan; et le voilà étendu dans un sombre coin de la chambre et baigné des larmes de sa pauvre veuve, qui tout entière à sa douleur et à son désespoir, repousse les consolations de la foule des amis, accourus pour compatir à son malheur.



UNE VICTIME DE LA MER, D'APRÈS M. O. KIRBERG.

Assis dans son fauteuil, le vieux père est tombé dans une prostration qui le rend comme insensible à la scène déchirante qui se passe autour de lui; deux robustes marins sont à ses côtés, l'exhortant à la résignation et au calme.

L'ALCHIMISTE.

Le mot „alchimie” désignait, au moyen-âge, la chimie ou plutôt les premiers essais de cette science. Considérée de nos jours comme une

des aberrations de l'esprit humain, elle n'appartient plus qu'à l'histoire, comme la magie et l'astrologie.

C'est dans les premiers siècles du christianisme que l'alchimie fut cultivée avec les au-

tres sciences occultes; les diverses parties des connaissances humaines n'étaient pas encore étudiées séparément, et la physique, la chimie, la botanique, etc., rentraient dans la science de l'alchimie.

Le mystère le plus profond enveloppait toutes les opérations des alchimistes, qui avaient un langage et des caractères allégoriques, et qui s'entouraient d'appareils compliqués. Ils n'appliquèrent la chimie qu'aux célèbres folies de la pierre philosophale et de la panacée universelle.

En résumé, les alchimistes ont rendu de grands services à la science. Si, dans leurs travaux, ils ne trouvaient pas ce qui faisait l'objet de leurs recherches, le hasard leur fit souvent découvrir des faits d'une haute importance. C'est ainsi qu'en tourmentant dans leurs creusets les métaux de mille façons, ils obtinrent un grand nombre de sels et d'oxydes métalliques, qui devinrent de précieuses conquêtes pour la médecine et pour les arts industriels.

L'artiste anglais, Henry Marks, nous représente un vieil alchimiste, entouré de tous ses mystérieux appareils, se livrant à la recherche de ce fameux agent, qui devait éloigner du corps toute atteinte de maladie, et en écarter indéfiniment la mort.

LOUIS IX FAIT PRISONNIER PAR LES MUSULMANS.

On sait que Louis IX, ou St.-Louis, roi de France, atteint d'une maladie dangereuse, fit le vœu d'aller combattre les Infidèles en Palestine. Il partit d'Aigues-Mortes en 1248, pénétra en Egypte et prit Damiette; mais il fut vaincu à la bataille de Mansourah et tomba avec deux de ses frères entre les mains des ennemis.

La gravure que nous offrons à nos lecteurs est extraite de l'Histoire des Croisades, de Michaud, illustrée par Gustave Doré, et représente cette capture de St.-Louis par les Musulmans.

Le roi de France, la figure empreinte de sérénité, la tête entourée d'une auréole, les yeux levés vers le ciel, les mains enchaînées, s'avance au milieu d'une troupe sauvage et féroce, qui, fière et heureuse de cette capture, remplit l'air de ses cris de joie et de triomphe. St.-Louis, à l'exemple de son divin Maître, dont toutes les souffrances et les humiliations apparaissent à ses yeux dans une espèce de vision céleste, supporte, lui aussi, calme et résigné, les tourments qu'on lui fait endurer.

Pour obtenir sa liberté, le roi de France fut obligé de payer 8,000 besants d'or (environ 7 millions de frs.) et d'abandonner Damiette.

LE DOCTEUR TANNER.

Le nom du docteur américain, Tanner, hier absolument inconnu, est devenu soudainement célèbre.

On sait que cet Ugolin volontaire a entrepris de démontrer, par son propre exemple, que l'homme peut, pendant un temps plus ou moins long, vivre de l'air du temps et d'eau fraîche; et il a pris l'engagement de s'abstenir de toute nourriture et de ne boire que de l'eau pendant quarante jours. L'expérience a commencé le 28 juin dernier, sous la surveillance de médecins chargés de s'assurer que les conditions de ce bizarre essai ont été loyalement exécutées. Pour faciliter cette surveillance, M. Tanner a été installé dans une grande salle, et son lit établi sur une table, de façon à ce qu'aucun de ses mouvements ne pût échapper aux médecins.

Pendant les quatorze premiers jours du jeûne, le docteur américain n'a absolument rien pris. Alors commença l'absorption de l'eau, et il en absorbait la plus grande quantité possible.

Un dynamomètre était placé auprès de M. Tanner pour se rendre compte de l'état de ses forces. Tous les matins on l'auscultait, on le pesait, on le soumettait au plus minutieux examen. Au bout d'un certain nombre de jours, il se dégoûta de l'eau froide, et demanda qu'on la lui servit chaude. De jour en jour le poids du corps du patient diminuait sensiblement, son caractère devenait de plus en plus sombre

et acariâtre; il éprouvait des maux d'estomac intolérables. Dès le trentième jour, l'estomac ne put plus supporter l'eau, même en petite quantité; le docteur était agité et irritable, ne parlant plus et dormant de seize à dix-huit heures par jour.

Enfin le héros de cette folle gageure est arrivé, le 8 août dernier, au terme de son entreprise. Il était un vrai spectre et ne pesait plus que 122 livres; sa force, mesurée au dynamomètre atteignait à peine soixante dix-sept kilogrammes.

Lorsque la dernière heure de cette abstinence eut sonné, le docteur se mit immédiatement à manger du melon et des fruits; depuis, l'appétit lui est revenu et l'estomac fonctionne comme d'habitude.

ALÉYDE DE HAMAL.

CHRONIQUE BELGE DU XIV^e SIÈCLE. (I)

Rummen est un beau village situé sur la limite du Brabant confinant au Limbourg, et qui eut, au moyen-âge, des seigneurs dont le rôle, dans l'histoire locale, ne fut pas sans importance.

D'après les traditions, le nom de Rummen proviendrait d'un ancien camp ou établissement romain, dont on retrouve des traces dans les environs de cette commune, où il existe une plaine appelée Romenvelt (champ romain), traversée par un gros ruisseau, autrefois nommé Cicindria, aujourd'hui Melterbeek, et par un autre cours d'eau nommé Romenbeek (ruisseau romain). Des monnaies frappées à Rummen au XV^e siècle, portent en exergue: „Moneta nova Romanorum.”

Après les Romains, les Francs auraient, paraît-il, également établi un camp à Rummen: sur des monnaies frappées dans la commune en 1350 on a inscrit, probablement aussi par suite d'idées traditionnelles, l'exergue: „Moneta Franc, d.”

On voyait jadis non loin de Rummen un magnifique monastère, fondé par le comte de Looz et portant le nom d'Abbaye d'Orienten. Les béguines qui l'habitaient, appartenaient à l'ordre de Citeaux.

Quelques souvenirs curieux s'y rattachent.

A la suite d'un legs qui lui avait été fait par un de ses bergers, cette abbaye était jadis obligée d'envoyer tous les dimanches à l'église de Rummen, pour être distribués aux pauvres, douze pains semblables à ceux servis sur la table des dames du couvent. Un treizième pain était dû au porteur des douze premiers. Il était stipulé que chaque pain pèserait trois livres et un clou de roue de voiture. — Un autre usage de l'abbaye d'Orienten était qu'au jour de la dédicace de la paroisse de Rummen, jour auquel se tenait la grande foire, huit à dix religieuses ou pensionnaires, assises sur un grand char à quatre chevaux, décoré de fleurs et conduit par le fermier de Terleenen, allaient faire le tour de la foire et s'arrêtaient devant l'une des principales auberges du lieu, où le maître, délégué du comte, ou tout autre personnage choisi, présentait aux religieuses le vin d'honneur; rafraîchissement que celles-ci acceptaient sans quitter leur voiture. La faveur de présenter la coupe aux dames d'Orienten, était briguée par beaucoup de jeunes seigneurs du pays, et même par de nobles chevaliers des pays circonvoisins, parce que parmi les pensionnaires d'Orienten, on comptait souvent de riches héritières de grandes familles, portant des noms illustres. Au XVI^e siècle, Marguerite d'Autriche, nièce de l'Empereur Maximilien, était abbesse du couvent d'Orienten.

Tous les anciens bâtiments de l'abbaye ont été démolis par les acquéreurs sous la première République française. L'enclos est aujourd'hui occupé par une distillerie.

J'arrive enfin à Rummen, jadis qualifié de „ville et hauteur”, et qui ne compte plus aujourd'hui qu'un millier d'habitants; mais en ne le considérant que dans sa circonscription

actuelle, on y trouve encore plusieurs objets dignes de l'attention du touriste, tels que les ruines de l'ancien château, rasé en 1365 par les troupes du prince de Liège, celles de l'abbaye déjà citée, l'ancienne chambre des arbalétriers, l'atelier des monnaies, enfin l'église avec ses monuments funéraires.

N'oublions pas de rappeler que Rummen avait jadis une „foire franche”, qui jouissait d'une certaine célébrité. Elle se tenait le lundi après le dernier dimanche d'août. Elle durait trois jours. Le nom de foire franche venait de ce que l'on pouvait y apporter et vendre toutes espèces de marchandises sans payer aucun droit, et de ce que certaines catégories d'individus avaient la permission d'y circuler sans crainte d'être arrêtés pour leurs peccadilles. La justice consacrait cette franchise par un signe patent qu'elle faisait planter devant la maison communale le jeudi avant la foire, et qu'elle y laissait jusqu'au jeudi suivant. Ce signe était composé d'une espèce de mât surmonté d'une girouette rouge et soutenant, à un pied ou deux plus bas, une barre transversale aux extrémités de laquelle étaient attachés d'une part un glaive et d'autre part une main. Après avoir planté ce mât, en présence du maître et des échevins, le sergent criait quatre fois aux quatre coins de la place: „Le poteau est banni, foire franche.”

Dirigeons-nous à présent vers les ruines du château, car ce fut là que se joua le dernier acte du drame qui anéantit à jamais la seigneurie de Rummen, drame que je vais essayer de décrire, en puisant mes matériaux dans des documents authentiques.

II.

C'est vers le commencement du XIII^e siècle que l'on rencontre pour la première fois des seigneurs particuliers à Rummen. On prétend que jusque-là, ce domaine avait été habité par des membres de la famille des comtes de Looz, qui en étaient suzerains.

Le premier seigneur de Rummen que l'on ait connu fut Guillaume de Montferrant. Adam de Montferrant, sire de Rummen, successeur de Guillaume, avait épousé Elisabeth, fille unique d'Arnold d'Oreye.

En 1331, Louis IX, comte de Looz, se voyant sans progéniture, fit partage de ses domaines entre ses parents. Il céda le fief de Rummen en toute propriété à sa sœur, Jeanne de Looz, dame de Quabeck, et à son fils Arnold, qu'elle avait eu de Guillaume d'Oreye ou de Montferrant.

Arnold succéda à son père dans la possession de ses domaines. Il fut seigneur banneret. Il reconstruisit entièrement le château de Rummen et lui donna les plus vastes dimensions et les formes les plus superbes. Ce château, ou plutôt cette forteresse, était flanqué de quatre grosses tours et entouré d'un triple rempart avec fossés. Aujourd'hui, on n'aperçoit plus que les trois fossés circonscrits.

Arnold de Rummen était un homme magnifique, nous disent nos mémoires; il était animé d'une noble ambition. Il avait épousé Elisabeth de Flandre, dame de Sommergem, Eccloo, Berwez et Beveren, fille naturelle de Louis de Crécy, comte de Flandre.

A l'époque dont nous parlons, vivait auprès d'eux l'orpheline Aléyde de Hamal, leur nièce et pupille, jeune fille d'une rare beauté et qui est l'héroïne de cette chronique. Sa mère, morte la dernière, avait, par testament, institué son frère Arnold tuteur de sa fille, et lui avait particulièrement recommandé de la protéger contre les entreprises du prince de Liège, Englebert de la Marck, qui avait plusieurs fois formulé des prétentions à cette tutelle, comme étant le plus proche parent du sire de Hamal, père d'Aléyde, et dont elle redoutait l'influence sur le sort de sa fille chérie.

En l'année 1361, Thierry de Heynsberg, comte de Looz, en faveur duquel Arnold de Rummen, son père et sa mère, avaient fait abandon de leurs droits sur le comté de Looz, vint à mourir sans enfants, après avoir institué comme héritier son neveu Godfroid de Daelenbroeck, fils de Jean de Looz.

Thierry de Heynsberg, malgré certaines pré-

tentions élevées par le chapitre de Liège, avait été confirmé dans la possession de son comté par un arrêt de la cour de Rome, de 1346. Mais, au mépris de cette disposition, Englebert de la Marck, prétendant à la possession du comté, fit occuper par ses soldats plusieurs des places les plus importantes du pays. Il appela même à son aide les troupes du comte de Clèves et celles du comte de la Marck, son parent, de manière à pouvoir disposer d'une armée de 50 mille hommes. Le sire de Daelenbroeck, se voyant seul contre tant d'ennemis réunis et désespérant de pouvoir tenir tête à un prétendant tel que le prince de Liège, retrocéda, en 1363, tous ses droits au comté de Looz, à Arnold de Rummen, qui, comme on l'a vu, descendait, par sa mère, de la famille de Looz.

Arnold accepta là une périlleuse mais bien noble tâche, celle de défendre les armes à la main le patrimoine de sa famille. Il arma ses vassaux, prit des mercenaires à sa solde et parvint bientôt à avoir une armée capable de tenir tête à celle du prince.

Avant d'engager la lutte, il adressa des plaintes à l'Empereur Charles IV de Luxembourg, sur la conduite du prince de Liège à son égard. Enfin, le monarque lui fit savoir que bientôt il passerait par la Belgique, en se rendant à la Cour de France, qu'il s'arrêterait quelques jours à la Cour du duc de Brabant, son frère, et qu'il profiterait de son séjour à Bruxelles pour trancher cette question.

III.

L'annonce de l'arrivée de l'Empereur à la Cour de Brabant produisit un mouvement général d'allégresse dans toutes les provinces belges, et surtout à Bruxelles. De grands préparatifs de fête furent immédiatement entrepris par tous les habitants de la capitale. Un tournoi fut organisé par l'ordre du duc.

Les tournois avaient ordinairement lieu sur la Grande Place ou dans les environs du Parc, mais cette fois-ci il fut décidé qu'il se tiendrait dans les terrains qui reçurent plus tard le nom de „Plaine de Monplaisir.” Cette disposition avait sans doute été prise afin d'obliger le cortège se rendant à l'endroit où la joute devait avoir lieu, à parcourir une plus grande partie de la ville, afin d'offrir ce spectacle à la vue du plus grand nombre des habitants, et probablement aussi pour prolonger la durée de la fête.

Le jour de l'Assomption ayant été indiqué pour l'entrée à Bruxelles de l'Empereur Charles IV, et de son fils Wencelas, de grand matin les habitants furent sur pied et achevèrent la décoration de leurs maisons. Ce jour-là, la capitale du Brabant offrait un coup-d'œil magnifique. Les rues avaient été plantées de deux rangées de sapins soutenant des guirlandes de festons aux vives couleurs. Grand nombre de ces arbustes portaient à leur sommet des placards sur lesquels étaient écrits, en belles lettres, des souhaits de bien venue et des vœux à l'adresse de Sa Majesté Impériale et à celle de son fils.

Dans la matinée, tous les nobles seigneurs venus de tous les coins du pays pour présenter leurs hommages à l'Empereur, vinrent, montés sur de beaux chevaux, se ranger avec leurs suites brillantes devant le palais ducal. Ils mirent un moment pied à terre, firent visite au duc, puis vinrent se remettre en selle.

Vers onze heures, le duc, monté sur un destrier superbe, vint se placer à leur tête et l'on se dirigea lentement vers la chaussée de Louvain, au bas de laquelle on s'arrêta un instant, attendant le courrier qui devait partir de Louvain au moment de l'arrivée du monarque en la dite ville, où ses équipages devaient relayer, pour venir annoncer cette arrivée.

En effet, un courrier à l'habit vert, gilet écarlate, culotte peau de daim, chapeau lustré, garni d'un ruban rouge, les deux bouts flottant au gré du vent, arriva bientôt sur un coursier blanchi d'écume, annonçant l'arrivée de l'Empereur.

Aussitôt toutes les cloches de la ville se mirent en branle. Le cortège des seigneurs

s'avança à la rencontre du monarque. Cette rencontre eut lieu au-delà des premières hauteurs de la chaussée de Louvain. Les équipages de l'Empereur s'arrêtèrent. Le duc de Brabant s'approcha du carrosse, embrassa son frère, l'Empereur, qui se pencha à la portière, puis son neveu, le prince impérial.

Après avoir échangé quelques mots avec l'illustre voyageur, le duc se retira un peu en arrière, pour laisser aux seigneurs du cortège la faculté de venir à leur tour saluer Sa Majesté Impériale.

Ces salutations faites, on se remit en route, musique en tête.

Au prix de quatre moutons d'or, on avait engagé une troupe de musiciens qui devait précéder le cortège, en jouant ses plus beaux airs, chaque fois que l'Empereur sortirait pour parcourir la ville et ses environs.

L'entrée en ville eut lieu aux acclamations du peuple, qui s'était porté en masse au devant du monarque.

Arrivé à la porte de St^e Gudule, le cortège tourna à gauche pour se rendre au Palais ducal, où l'Empereur fut reçu par la duchesse de Brabant, entourée des dames de la Cour et de quelques châtelaines qui étaient venues à Bruxelles avec leurs époux.

Le soir, il y eut grande illumination en ville, la cloche de retraite ne se fit pas entendre, les heureux Bruxellois purent se livrer à de joyeux ébats pendant toute la nuit.

Le lendemain fut un jour de présentation. Après les seigneurs ce fut le tour des magistrats, du haut clergé, et enfin des chefs des corps et métiers.

Ces visites terminées, l'Empereur accorda audience à quelques hauts personnages qui en avaient demandé la faveur, entre autres au comte de Looz. Arnold ne fut point déçu dans ses espérances. L'Empereur lui remit une nouvelle charte qui lui confirmait l'investiture légale du comté de Looz, afin de le tenir à nouveau comme fief de l'Empire.

Après ces réceptions, l'empereur visita l'église de St^e.-Gudule et quelques autres édifices de la capitale. A son retour au palais, un grand dîner d'apparat l'attendait, dîner auquel les principaux seigneurs avaient été invités.

La journée se termina par un bal splendide, qui donna aux jeunes beautés du pays, l'occasion de déployer leurs grâces devant Sa Majesté et surtout devant son fils, jeune homme d'une vingtaine d'années qui, disait-on après, s'y était fort complu, et avait daigné être le cavalier de plus d'une belle Brabançonne.

Le mardi fut le jour du tournoi, qui devait avoir lieu à trois heures de relevée, et où nous ferons plus ample connaissance avec Aléyde de Hamal.

(A continuer.)

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Avez-vous des pages de livres ou des papiers tachés d'huile ou de graisse? Voici un excellent procédé pour les nettoyer:

Placez le papier taché sur un papier buvard, et pressez sur la tache un morceau de coton enduit d'éther.

On emploiera, avec un succès plus certain encore, de la benzine au lieu d'éther; si le papier est uni, on pourra faire une pâte avec de la magnésie calcinée et de l'eau, la placer sur la tache, l'y laisser sécher et frotter ensuite.

Puisque nous parlons papier, indiquons, en passant, un moyen pour lui „donner de la force,” en cas de besoin:

Ce moyen consiste à plonger le papier, lorsqu'il est à l'état sec, dans une solution concentrée neutre, ou à peu près neutre, de chlorure de zinc à la température de l'air, ou en chauffant légèrement dans les temps froids, puis à laver ensuite abondamment avec de l'eau. On assure que, par ce procédé, le papier prend beaucoup de fermeté, et qu'il devient d'une force supérieure à celle qu'il avait auparavant.

POÉSIE ET PHILOSOPHIE DES VOYAGES.

3^e Article.

Nous arrivons au plus poétique et au plus grand des voyageurs, à celui qui „mit autant d'ardeur à gagner le Nouveau-Monde qu'il en eût mis à gagner le paradis;” c'est une âme trempée comme celle du Dante. Ce poète-là, c'est Christophe Colomb; il porte des chaînes de fer et un manteau d'amiral; une reine le protège; il meurt quand elle meurt et que sa pensée n'est plus comprise.

Sous le rapport de la science et de la philosophie, jetons un coup-d'œil sur Colomb, et nous verrons que sa science a été tout aussi mal appréciée que sa forte imagination.

Sa science était celle de son temps, mélange bizarre des idées de l'antiquité unies à celles de la Bible et des pères; l'exaltation religieuse la rendit active et puissante; la découverte fut faite le jour où, dans un mouvement d'enthousiasme, le Génois pensa qu'il fallait naviguer à l'Ouest, ce fut le „fiat lux” qui fit jaillir un monde de la pensée d'un homme.

Quelle fut ensuite sa volonté? Il prétendit aller planter l'étendard du Castille sur le Saint-Sépulcre, en passant par le Cathay, qui était probablement la Chine; avec cette étrange donnée géographique, il fût mort de faim, si Guanahani ne se fût pas présenté sur sa route. Arrivé à Haiti, il y cherche continuellement Cipangu, cette ville merveilleuse, au palais d'or, citée par Marco Polo et ses prédécesseurs.

Il est donc évident qu'à l'exception d'une idée fertilisée par la volonté d'une femme, les admirables découvertes de Colomb ne sont que le rêve poétique et religieux, consolidé par la mensongère érudition de l'époque. D'ailleurs, j'invoquerai le témoignage d'un homme qu'on ne cite presque jamais, mais qui ne parlait cependant que par expérience: André Thevet, qui avait voyagé avec des compagnons de Colomb, dit „qu'il était expert aux choses de philosophie, mais peu à celles de marine.”

* *

Vasco de Gama apparut comme un poète quand un grand poète eut senti l'énergie de son âme, quand le Camoëns eut parlé.

Nous avons nommé un de ces hommes qui forment une famille à part dans la littérature, qui unissent si intimement leurs inspirations de poètes aux contemplations du voyageur, qu'on ne sait quel rang lui assigner. C'est au XVI^e siècle surtout qu'apparaissent ces chantres errants qui cherchent toujours de nouveaux rivages pour célébrer de nouvelles conquêtes. Camoëns, Corte-Réal, Ercilla, sont les premiers parmi eux; quel que soit leur génie comme poètes, leur regard s'abaisse toujours devant les splendeurs d'une nature nouvelle. Est-ce regret de la patrie? Est-ce impuissance d'échapper aux descriptions formulées des anciens? Ils n'entendent que le rossignol sous les sombres voûtes des forêts de l'Inde, la nature se pare pour eux, sur tous les rivages, de roses baignées des pleurs de l'aurore, de lis majestueux, de violettes timides, éternels sujets de comparaisons virgiliennes. Il semble que l'ardente région des palmes avec son ciel de feu, sa verdure qui reflète les rayons du soleil sans en être desséchée, ses grands fleuves, ses oiseaux éclatants, il semble que toutes ces merveilles n'aient pas encore le pouvoir d'exciter leur enthousiasme; ils ne voient que les passions et les événements. Plus tard, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand compléteront cette poésie des régions étrangères, qu'on ne put trouver avant eux que chez quelques hommes assez naïfs ou assez ignorants pour ne dire que ce qu'ils ont vu.

Le monde est agrandi d'un monde, les voyages se succèdent, et ces voyages sont toujours sanglants. Alors la poésie est plutôt dans les actions des aventuriers que dans leurs récits, trop souvent l'expression sèche et concise d'un fait qui va changer la face de l'univers. Alonzo de Ojéda, Magellan, Queiros, ne sont pas poètes, mais les poètes pourront en faire leurs héros.

Rien de plus aride, du reste, que le premier voyage autour du monde qui s'accomplit vers cette époque: il semble que Piga etta ait été sans yeux et sans âme.

**

En lisant les relations de la première moitié du seizième siècle, un fait à la fois poétique et philosophique frappe la pensée: c'est la tendance générale qu'ont les voyageurs à retrouver dans le monde qu'on vient de découvrir les croyances mythologiques de la Grèce,

ou les idées religieuses des Hébreux.

Une grande question se présente: ont-ils été trompés par les souvenirs, ou bien par la tradition plus vivante il y a trois siècles et demi qu'elle ne peut l'être maintenant? Ce que le dix-huitième siècle, dans son scepticisme et dans



L'ALCHIMISTE, D'APRÈS M. HENRY MARKS.

son ignorance des faits, niait obstinément ou dédaignait, prend un degré de probabilité qui ne peut manquer d'aller en s'accroissant: l'influence morale de l'Asie sur le Nouveau-Monde est maintenant à peu près démontrée.

Ces législateurs blancs qu'on nous fait voir avec une barbe, Manco Capac, Bochica et

Quetzal Coatl, que la tradition américaine nous représente comme appartenant à une autre race, dont la vie errante est si mystérieuse, et dont les premiers voyageurs firent St-Thomas, ce votan des Chiapanais, si analogue par le nom à une divinité carthaginoise, cette croix trouvée parmi quelques nations indiennes et

contemplée plus tard sur d'immenses monuments; ces livres inconnus, dont les sauvages de l'Ucayale ignoraient le sens, mais qu'ils conservaient précieusement, ces mots épars, si complètement semblables à ceux de la Grèce, de la Phénicie ou de l'Inde, tout cela devait bien suffire pour tromper l'érudition incomplète du

seizième siècle, puisque le dix-neuvième marche encore à tâtons dans ses conjectures.

Du reste, cette tendance générale de ne marcher qu'avec les idées de Rome et de la Grèce appartient à une époque, comme le

dédain pour les idées religieuses ou pour les faits caractéristiques des races appartient à une autre (le dix-huitième).

Examinons encore quelques uns de ces hommes qui colorent toutes les traditions de leurs

pensées religieuses.

Il y en a un que l'on connaît maintenant bien peu, mais qui a répandu tant de poésie ardente et chevaleresque dans ses écrits qu'on l'a toujours cru la dupe de son imagination. Sans



LOUIS IX FAIT PRISONNIER PAR LES MUSULMANS, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

cesse influencé par le souvenir de la magnificence orientale, exalté par des souvenirs de gloire et de douleur, poète par le style et par la pensée, le Portugais Mendez Pinto a été regardé par les esprits froids comme un imposteur, par d'autres comme un homme per-

pétuellement dupe de ses rêves.

Suivez-le dans ses dix-sept captivités, sur le rivage de ces îles orientales, qu'il appelle, avec les Chinois, „les paupières du monde;” voyez-le dans ses courses au milieu des Malais, s'emparant de deux jeunes amants qui voguent

sur une mer tranquille, parés de fleurs, éivrés de parfums; écoutez leurs expressions d'amour; de telles expressions ne s'inventent pas. Dans cette magique peinture d'une vie réelle, il y a plus de charme peut-être que dans le passage le plus gracieux d'un conte d'Orient, Mendez

Pinto, complètement oublié, aujourd'hui, a été traduit dans toutes les langues et occupe dans la littérature portugaise un rang entre les grands écrivains et les naïfs chroniqueurs.

* * *

A cette époque, la partie philosophique des voyages prend un autre caractère, parce que la science a fait des progrès, et qu'elle sent que ses véritables auxiliaires sont les explorateurs. Les faits sont rangés avec plus de méthode dans les relations; on observe bien davantage la nature extérieure.

Belon, si recherché des naturalistes et déjà si habile dans ses descriptions de l'Afrique et de l'Asie; Gesner, que l'on peut appeler le Buffon du seizième siècle, et qui, s'il ne voyageait pas, mettrait à profit avec une ardeur infatigable les récits des voyageurs, ces hommes laborieux et hardis, précédés par Pierre le martyr, Ortelius le cosmographe, Munster, de Belleforest, avaient donné une impulsion toute nouvelle aux voyageurs de leur temps, impulsion qui fut encore augmentée par la connaissance plus générale des ouvrages d'Aristote, fort répandue à cette époque en Espagne.

Les voyages de Benzoni, de Zarata et surtout ceux de Dacosta, se sentirent de ce mouvement scientifique; mais leurs auteurs furent presque étrangers aux grandes idées de philosophie qui devaient bientôt se développer, et c'est en ce sens que Bernardino de Sahagun leur fut bien supérieur. Avec son cœur de chrétien, avec une intelligence forte et élevée, qui sait vaincre les préjugés moraux, quoiqu'elle fût environnée de préjugés scientifiques, ce vieux moine comprit que le christianisme, et surtout les chrétiens conquérants, heurtaient d'un choc terrible une civilisation qui avait des principes complètement à part, et qui formait un type particulier séparé, dès l'origine, des types de l'ancien monde. On trouve dans Sahagun, à propos des Mexicains, cette phrase remarquable: „Comme les Espagnols abolirent toutes les coutumes et toutes les formes de gouvernement qui régissaient les Indiens, comme, en un mot, ils voulurent les réduire à la manière de vivre de l'Espagne, en ce qui touche les choses divines et terrestres, et parce qu'ils les regardaient comme des idolâtres et des barbares, tout leur ordre social s'écroula!...” Et l'on peut affirmer qu'une telle preuve de tolérance, si elle se fût répandue, aurait eu une bien autre influence sur le sort des Indiens que les peintures les plus touchantes de Las Casas. L'idée de Sahagun est une grande loi de l'humanité découverte.

VOYAGES.

CE QUE NOUS APPRENNENT LES RUINES DE POMPÉI.

Un membre de l'Académie française, M. Gaston Boissier, vient de publier, à la librairie Hachette à Paris, un ouvrage d'une lecture aussi instructive qu'agréable, sous le titre de PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES, Rome et Pompéi. — Pour qu'on puisse se faire une idée de l'intérêt qu'offre ce volume, nous donnerons quelques extraits du chapitre intitulé: „Ce que nous apprend surtout Pompéi,” chapitre qui nous présente un tableau entièrement neuf de la vie de province dans l'empire romain.

„Les découvertes nouvelles, s'ajoutant à celles qu'on a faites depuis un siècle et demi, font assurément de Pompéi un des lieux les plus intéressants du monde. Par un privilège rare, on s'y instruit autant qu'on s'y amuse, et ce voyage, qui fait le charme des curieux, est encore plus agréable aux gens qui veulent apprendre. Aujourd'hui qu'on a déblayé près de la moitié de la ville, et qu'il est devenu si aisé de la parcourir, il convient de se demander quel genre particulier de profit on peut trouver à la visiter et ce qu'elle enseigne surtout aux esprits sérieux qui l'étudient.

Il me semble que lagrande utilité de Pom-

péi pour nous, c'est de nous faire connaître la vie de province dans l'empire romain.

En général, les auteurs ne nous parlaient de la province que pour nous dire la répugnance profonde qu'elle leur cause; tous déclaraient d'un commun accord qu'il n'était pas possible de vivre hors de Rome. Cette répugnance que la province inspirait aux beaux esprits de Rome explique le silence qu'ils ont gardé sur elle.

On serait donc aujourd'hui fort embarrassé pour deviner de quelle manière se passait la vie dans une petite ville de l'empire romain, si, fort heureusement, on n'en avait retrouvé une. La découverte de Pompéi nous console tout-à-fait du silence des écrivains anciens.

* * *

Nous pouvons nous attendre, avant d'y entrer, que nous n'y serons pas aussi dépayés qu'on est peut-être tenté de le croire. Partout où il existe une capitale importante, elle exerce sur les autres villes un attrait souverain; on imite ses monuments, on copie ses modes, on reproduit son langage, on vit de sa vie. Au premier siècle, tout l'univers avait les yeux sur Rome; ses usages avaient pénétré partout. Seule, la civilisation grecque résistait encore: l'Orient se défendait avec énergie contre ce qu'il appelait une invasion de barbares; mais en Occident les nationalités les plus vigoureuses et les plus rebelles s'étaient laissées vaincre. L'Espagne, la Gaule, la Bretagne, subissaient les mœurs aussi bien que les lois du vainqueur; comme disent nos voisins d'Outre Rhin, le monde s'était romanisé.

L'influence romaine s'insinuait dans les pays les plus lointains par plusieurs côtés à la fois. Pendant que les légions, en traversant l'empire pour aller camper aux frontières, la faisaient pénétrer dans les classes populaires par cette affinité naturelle qui partout lie le peuple avec les soldats, les négociants qui s'étaient établis à la suite des armées communiquaient ou même imposaient leurs habitudes et leur langue aux marchands, aux agriculteurs, à tous ceux qui avaient affaire à eux pour leur vendre leurs produits ou acheter ceux de Rome. Quant à la société distinguée, elle se trouvait en rapport avec les intendants (procuratores), les propréteurs, les proconsuls que l'empereur et le Sénat envoyaient gouverner les provinces. Ces personnages étaient toujours des gens du meilleur monde, chevaliers ou sénateurs, habitués à fréquenter le palais de César, et qui apportaient comme un air de Rome dans ces contrées éloignées. Ils étaient souvent accompagnés par leurs femmes, ils avaient toujours avec eux des fils de grandes familles, qui venaient s'instruire aux affaires par leur exemple, et des affranchis qui leur servaient de secrétaires. C'était une sorte de cour sur laquelle se réglait la bonne société des villes où ils résidaient. A ce contact journalier des marchands, des soldats et des gouverneurs, les provinces étaient devenues romaines. Tacite dit qu'on y lisait avec spin les journaux de Rome pour se tenir au courant des moindres aventures qui se passaient au Sénat ou sur le Forum; on y répétait les bons mots contre les maîtres du moment, on voulait y savoir les belles phrases et les pensées brillantes des orateurs en renom. Les ouvrages nouveaux des auteurs à la mode se lisaient partout. Les librairies de Lyon réclamaient les derniers plaidoyers de Pline, ceux de Vienné vendaient les épigrammes de Martial, et ce poète nous dit avec orgueil qu'on chantait ses vers partout où s'étendait la domination romaine.

Même chez les peuples peu connus, mal soumis, Rome pénétrait par ses arts et sa littérature autant que par ses armes. „La Gaule, dit Juvénal, a fait l'éducation des avocats bretons, et l'on dit que Thulé songe à se procurer un professeur public d'éloquence.” Juvénal veut plaisanter, mais il n'exagère pas autant qu'il croit. La Bretagne était une des dernières conquêtes de l'empire et en apparence une des moins solides; on sait pourtant quels déchirements elle éprouva quand il lui fallut s'en séparer au moment des invasions.

* * *

Il est donc probable que ces provinces éloignées, ces pays perdus, ménageaient plus d'une surprise au Romain qui les visitait; il devait être fort étonné de ne pas s'y sentir trop dépayé, il y retrouvait même quelquefois ce qu'on a le plus de peine à transporter d'un pays à l'autre, cette élégance dans les manières, cette finesse dans le langage, ce tour particulier dans les railleries, enfin toutes ces qualités délicates que les Romains comprenaient sous le nom d'urbanité, parce qu'ils les voyaient attachées au séjour de la grande ville. Quand Martial arriva à Bilbilis, au cœur de l'Espagne, il se croyait dans un pays de sauvage et gémissait d'y être venu. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver une véritable Romaine! Les éloges qu'il donne à Marcella, même en faisant la part de la politesse, montrent que l'urbanité avait pénétré jusqu'à Bilbilis. „Prononce un seul mot, lui disait-il, et le Palatin croira que tu lui appartiens. Aucune des femmes qui sont nées dans Suburra ou qui habitent les pentes du Capitole ne pourrait lutter avec toi. Toi seul adoucis mes regrets d'avoir quitté la ville maîtresse; seule, tu suffis à la faire revivre tout entière pour moi!”

Si les belles manières du Capitole et du Palatin se retrouvaient au fond de l'Espagne, si l'on étudiait la rhétorique à Thulé, si aux extrémités du monde on reproduisait fidèlement les usages et les modes, la façon de parler et de vivre des Romains, il est clair que cette imitation devait être beaucoup plus visible dans une ville italienne, à Pompéi surtout, c'est-à-dire aux portes de Bates et de Naples, où la jeunesse élégante de Rome venait tous les ans „jouir des bains chauds et du spectacle enchanteur de la mer.”

Ces visiteurs distingués répandaient autour d'eux les habitudes de la grande ville, et les habitants de Pompéi pouvaient se familiariser avec elle sans presque sortir de chez eux. Cette influence devait se faire sentir sur tout le monde; mais c'étaient les riches surtout, ceux qui formaient l'aristocratie du pays, qui avaient là sous les yeux des modèles qu'ils cherchaient volontiers à reproduire.

* * *

Si nous voulons apprécier les belles maisons de Pompéi comme il convient et nous bien rendre compte des agréments qu'elles devaient avoir pour leurs propriétaires, il faut nous défaire de quelques préjugés. Les habitants de cette charmante ville semblaient préoccupés de chercher par-dessus tout leur bien-être, mais ils ne le placent pas où nous le mettons: chaque siècle en ce genre a ses opinions et ses préférences, et il y a une mode pour la façon d'être heureux comme pour le reste. Si nous nous laissons trop dominer par cette tyrannie de l'habitude qui ne nous permet pas de croire qu'il soit possible de vivre autrement que nous vivons, les maisons de Pompéi nous paraîtront peut-être petites et inconfortables. Mais si nous oublions un moment nos idées et nos usages, si nous essayons de nous faire Romains par la pensée, nous trouverons que ceux qui les habitaient les avaient très-bien faites pour eux, et qu'elles étaient parfaitement appropriées à tous leurs goûts et à tous leurs besoins. Le nombre des maisons, habitées par une seule famille est très-considérable à Pompéi. Les pièces principales sont toutes au rez-de-chaussée.

Les plus riches se sont construits une maison située entre quatre rues, et qui occupe, comme on disait, une île entière. S'ils sont économes de leur fortune, ils distraient de ce vaste terrain quelques parcelles dont ils font des boutiques qu'ils louent un bon prix; ces boutiques occupent quelquefois tous les dehors de l'habitation. Tandis que chez nous la façade est soigneusement réservée pour les beaux appartements, à Pompéi on l'abandonne au commerce, ou bien on la ferme de murs épais et sans ouvertures. Toute la maison, au lieu de regarder vers la rue, est tournée vers l'intérieur. Elle ne communique avec le dehors que par la porte d'entrée, rigoureusement fermée et gardée; peu de fenêtres, et seulement dans les étages supérieurs: on veut vivre chez soi,

loin des indifférents et des étrangers. Chez les anciens la vie privée est plus retirée, plus véritablement solitaire que chez nous. Le maître du logis ne tient pas à voir dans les rues; surtout il ne veut pas que de la rue on regarde chez lui. Dans sa maison même, il a des divisions et des distinctions. La partie où il accueille les étrangers n'est pas celle où il se retire avec sa famille; on ne pénètre pas aisément dans ce sanctuaire qui est séparé du reste par des corridors, fermé par des portes ou des tentures et gardé par des concierges. Le maître reçoit quand il veut, il s'enferme chez lui quand il lui plaît; et si quelque client, plus ennuyeux et plus tenace, l'attend à sa sortie dans son vestibule, il a une porte de derrière (posticum), sur une rue étroite, qui lui permet de s'échapper.

**

A ceux qui trouvent les pièces des maisons pompéiennes un peu trop étroites à leur gré, on a déjà répondu que les habitants passaient une grande partie de leurs journées hors de chez eux, sous les portiques du Forum ou des théâtres. Il faut ajouter que, si les chambres ne sont pas grandes, elles sont nombreuses. Le Romain use de sa demeure comme de ses esclaves, il a des pièces différentes pour tous les incidents de la journée comme il a des serviteurs pour toutes les nécessités de la vie. Chaque pièce, chez lui, est faite exactement pour l'usage auquel on la destine. Il ne se contente pas, comme nous, d'une seule salle à manger; il en a de plusieurs dimensions, et il en change selon la saison, selon le nombre des amis qu'il veut traiter. La chambre où il fait sa sieste pendant la journée, celle où il se retire la nuit pour dormir, sont très-petites, elles ne reçoivent la lumière et ne prennent l'air que par la porte: ce n'est pas un inconvénient dans le Midi, où l'obscurité donne la fraîcheur. Il n'y demeure d'ailleurs que juste pendant qu'il dort. Pour le reste du temps, il a une cour fermée ou presque fermée qu'on appelle stricum, une cour ouverte ou pérystyle. C'est là qu'il séjourne le plus volontiers quand il est chez lui. Il s'y trouve non-seulement avec sa femme et ses enfants, mais sous l'œil de ses serviteurs, et quelquefois dans leur société; malgré ses goûts de retraite et d'isolement dont j'ai parlé, il n'évite pas leur compagnie: c'est que la famille antique est plus étendue que la nôtre, elle comprend à un degré inférieur l'esclave et l'affranchi, de sorte que le maître, en vivant avec eux, se croit toujours avec les siens. Ces cours ouvertes et fermées, où la famille passe sa vie, se retrouvent dans toutes les maisons pompéiennes sans exception.

C'étaient des gens heureux que ces riches Pompéiens! Ils savaient embellir leur vie de tous les agréments du bien-être, la relever par les jouissances des arts, et je crois que beaucoup de personnages importants de nos plus grandes villes seraient tentés d'envier le sort des obscurs citoyens de ce petit municpe."

LA COIFFURE A „LA SOURIS."

Voici un joli livre, très-instructif pour la toilette; il a pour titre: „Système harmonique de la coiffure d'une femme."

On y apprend ce que furent:

| | |
|------------------|------------------|
| La Duchesse; | Le Solitaire; |
| La Fontange; | Le Chou; |
| Le Tête-à-Tête; | La Culbute; |
| Le Mousquetaire; | Le Croissant; |
| Le Firmament; | Le Dixième Ciel; |
| La Palissade; | Et la Souris! |

Je ne parlerai que de la Souris: Qu'était-ce donc et où cela se mettait-il?

Voyons: Coiffure pour raccourcir le visage. — Ce n'est pas cela. — Petits tours blonds „à boucles fringantes" pour les fronts étroits et les nez longs. — Je n'y suis pas. — Supplément ingénieux qui donne du relief aux joues plates. — Tiens! — Cornettes „fuyantes"

pour faire sortir les yeux en avant. — Ah! voici ce que je demande... La Souris était un petit nœud de ruban qui se plaçait dans le paquet de cheveux hérissés, nommé „bois," qui garnissait le pied de la „futaie bouclée." Délicieux, n'est-ce pas?

ALCINDOR.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

IV.

Le langage solennel qu'avait employé sa mère pour lui annoncer les révélations qui allaient lui être faites, avait produit sur Jeanne une profonde impression, et ce fut avec une avidité haletante qu'elle prêta l'oreille à ce récit:

„Mon père et ma mère, dit Marguerite, étaient de pauvres journaliers, qu'un labeur pénible faisait vivre; j'atteignais ton âge, et comme toi, je menais aux champs les troupeaux qui m'étaient confiés. Malgré cette existence précaire, mes parents jouissaient d'une grande considération dans le pays; on les aimait parce qu'ils étaient probes et courageux. Cette affection rejaillissait sur moi, leur fille. Partout j'étais accueillie, fêtée, et, par une protection spéciale de la Providence, chacun s'occupait de mon bonheur.

Ce fut ainsi qu'un fils de fermier, bien que je n'eusse pas de dot, me demanda en mariage... Ce souvenir fait encore tressaillir mon âme... C'était un cœur si digne et si bon qu'André Champlin!

Cette recherche inespérée fut pour moi, pour mes parents, pour tout le village, une joie bien grande.

L'union s'accomplit le 11 juin, veille de la fête de St-Méen... Le ciel était tout bleu, le soleil splendide et l'air embaumé. C'était fête à l'église, fête dans la nature, fête immense dans notre cœur. Presque tout le village nous servait de cortège... Oh! que c'était beau!... que c'était beau!..."

Un sanglot de Jeanne rappela Marguerite à elle.

„Oh! mon enfant, pardon, dit-elle. Je me réchauffais au ciel et j'oubliais la terre!"

Jeanne essuya ses larmes et redevint attentive, tandis que Marguerite, dont les traits s'étaient légèrement colorés aux reflets de ses souvenirs, pâlisait de nouveau; d'une voix basse et sourde elle reprit:

„La vie est facile quand elle est soutenue par le bonheur; on prie et l'on chante; on travaille et l'on aime; tout est joie! Mais Dieu vous attend au jour de l'épreuve; il vous juge pendant l'affliction.

Une épidémie vint porter ses ravages dans le pays: mes parents, ceux de son mari, moururent; le deuil fut dans les familles et surtout dans les cœurs. Quelques années après, la grêle détruisit nos moissons, nos arbres fruitiers; mais à tous ces désastres, j'opposai la résignation; il me restait mon mari, mes enfants.

Par ces malheurs successifs, la gêne avait remplacé l'aisance. Mais je ne me plaignais pas. Nous nous étions défaits de quelques champs, de quelques arbres; il nous restait notre maison, et le soir, après une journée fatigante, voyant mon mari si courageux, mes enfants si bien portants, je chantais après souper la complainte que je t'ai apprise, et c'est avec elle que le soir j'endormais mes deux enfants.

Un jour vint que je ne la chantai plus... Mes deux anges m'avaient quittés; tous deux ensemble étaient retournés vers le ciel. Et moi, Jeanne..."

Marguerite ne put achever; elle se couvrit le visage avec son tablier, afin de pleurer seule devant Dieu. Jeanne se laissa glisser sans bruit du petit banc sur ses genoux, et d'une voix basse et enfantine, elle dit:

— Mais moi, bonne mère, je te restais!

A cet accent aimé, Marguerite tressaillit; elle releva la tête en fixant sur Jeanne un étrange et douloureux regard; d'un signe, elle lui fit reprendre sa place, et dès que son émotion fut moins forte, elle reprit:

„Un peu plus tard, Jeanne, mon mari tomba malade à son tour. Jusqu'alors j'avais courbé la tête; mais, à ce nouveau malheur, je la relevai et criai; malgré moi, l'âme abreuvée de fiel, je me plaignis au ciel!

Deux ans mon mari fut malade, perclus, lui, si jeune encore! si fort et si beau! Deux ans d'agonie!... J'employai tout pour le sauver. Je vendis ma croix d'or, notre linge, notre maison!... Mon bon, mon bien-aimé mari!... mort aussi... il est mort!..."

V.

Et, brisée, Marguerite tomba épuisée dans les bras de Jeanne. Celle-ci couvrit sa mère de baisers et de larmes.

— Ma bonne mère, dit-elle, cesse, je t'en conjure, cet affligeant récit; une autre fois...

„Non, non! dit Marguerite en l'interrompant, je veux, je dois achever; puisque Dieu m'en donne le courage, mon devoir est d'en profiter. J'ai vécu heure par heure avec ces souvenirs. Puissent mes souffrances vous profiter, Jeanne! puissent-elles vous apprendre à être forte et résignée! Puissiez-vous surtout éviter l'écueil que je vais vous révéler.

Jeanne, jusqu'à ce jour je n'ai été que malheureuse... Maintenant, je vais m'accuser; écoutez-moi, ma fille:

Après la mort de mon mari, je me trouvai sans ressources; longtemps je fus recueillie par divers habitants du village; je me remis avec peine de l'ébranlement causé par tant de douleurs. Mais enfin, lorsque je fus plus forte, j'obtins par charité une misérable petite chaumière que je décorai des seules richesses que l'acquéreur de notre maison m'avait conservées. C'étaient ce bénitier, ce rameau, ce médaillon dans lequel étaient renfermés des cheveux de mes enfants et de mon mari; puis, ce vieux fauteuil qui avait servi à mon père; enfin mon rouet.

Le temps ne put m'apporter l'oubli. Le malheur n'avait point éloigné mes amis; par eux, j'étais sans cesse entourée, et quand j'allais dans le village, petits et grands, tous s'arrêtaient en disant: „Bonjour à vous, pauvre Marguerite!" Alors, on m'appelait pauvre... comme autrefois, l'heureuse!... Et d'un triste sourire je saluais et passais!...

La fête annuelle de St-Méen revint encore... je résolus de m'abstenir d'y aller. Cependant, lorsque j'entendis le son des cloches qui pendant neuf jours sonnent à grandes volées, s'appellent, se répondent de villages en villages, malgré moi, je fis le chemin...

J'arrivai devant l'église; partout la foule... foule empressée, compacte... Cette foule me fit peur... Je me réfugiai sous la grande voûte de la source, je me cachai à gauche sous un renforcement...

C'était l'heure de la bénédiction du soir, tout le monde courait au temple. Je me trouvai presque seule. Réfugiée dans mon coin, absorbée par la prière et la méditation, j'oubliais les heures. Les cierges autour de moi s'éteignirent, l'obscurité devint aussi profonde que le calme et le silence qui m'entouraient."

VI.

La pauvre femme s'arrêta; elle semblait n'avoir plus la force de continuer. Elle reprit pourtant peu après:

„Tout-à-coup, à quelques pas de moi, je vis une ombre qui interceptait un rayon de lune venant se briser à l'entrée de la voûte.

Malgré moi, je tressaillis et restai immobile. Cette ombre s'avança tout près de la source et s'agenouilla.

Un instant après, je l'entendis pleurer, puis, des larmes elle passa aux sanglots, des sanglots aux paroles, et je distinguai ces mots: „Mon Dieu, inspirez-moi! grâce! sauvez-moi! je suis perdue! Demain, déshonorée, flétrie, chassée... Oh! non, la mort plutôt, la mort pour cet

enfant et moi!... Grand Saint... secourez-moi."

Et, comme mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité, je reconnus, avec un indicible étonnement, une jeune fille de Lahardoy. Je connaissais ses parents, je l'avais vue naître, cette jeune fille; le plus léger soupçon n'avait jamais effleuré sa conduite. De plus, elle était fiancée, et de grandes fêtes se préparaient pour la célébration prochaine de son mariage.

Je me trouvai donc stupéfaite de la révélation inattendue; malgré moi, je n'osais faire un mouvement.

Le désordre de la malheureuse allait croissant, et muette, attentive, sous le poids d'une anxieuse angoisse, j'en épiais toutes les phases douloureuses. Mais que devins-je, grand Dieu! lorsque je la vis, d'un geste fébrile, suspendre son enfant au-dessus de l'abîme....

Je jetai un cri terrible, je la repoussai en arrière, et me saisis de l'enfant....

Tout cela fut si rapide que je ne puis encore me rendre compte de la manière dont je sauvai ce petit ange endormi.... Et lorsqu'il fut sur ma poitrine, enlacé dans mes bras comme dans un berceau, je me retournai vers la mère....

Oh! ce fut une chose triste et cruelle à voir! Nous nous trouvions toutes deux à l'entrée de la voûte, le ciel était tout diapré d'étoiles, la lune claire et brillante jetait sur nous, autour de nous ses limpides rayons....

Tout était calme, tout dormait, hors une pauvre malheureuse et une fille coupable d'avoir voulu commettre un grand crime.

Je la vois encore frémissante à mes pieds, folle de terreur, me suppliant de la laisser mourir; et moi, moi, Jeanne, je ne puis répéter tout ce que je lui dis, je ne m'en souviens plus... mais je sais que je la calmai, qu'un secret inviolable fut juré devant l'image de St-Méen, que la pauvre fille retourna chez elle, que trois jours après elle reposait au cimetière... et qu'on ne soupçonna jamais rien."

— Et l'enfant? demanda Jeanne, toute palpitante d'émotion

„Cet enfant? reprit lentement Marguerite, dès

que je me fus assurée que sa mère était rentrée, je revins à la source; avec cette eau je lui baignai les mains et le visage; je pris mon fichu et mon tablier, je l'enveloppai avec précaution: c'était une fille..."

— Une fille... une fille, interrompit Jeanne en pâlisant.

„Mon cœur, oppressé depuis la mort de mon mari, se dilatait avec ivresse aux sensations nouvelles évoquées par cette enfant... Je n'étais plus seule, je n'étais plus pauvre, Dieu me renvoyait un ange que j'allais aimer de toute la force de mes douleurs d'autrefois; pour elle, j'allais vivre... Le jour vint me surprendre, caressant, chantant, berçant mon cher enfant..."

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Jeanne en se levant toute droite devant Marguerite, qui, trop absorbée dans ses souvenirs pour s'en apercevoir, continua en ces termes:

„Pour éviter les regards, je me cachai dans les hautes herbes, je pris des sentiers détournés. Que de peines! que de soins! que de craintes vinrent tour-à-tour m'agiter! Le bruit du vent, la feuille sèche qui criait sous mon pied, tout me faisait tressaillir, tandis que mon doux ange du bon Dieu me rassurait par l'immobilité de son sommeil.

Enfin je rentraï dans ma chaumière, et cette fois j'y rentraï joyeuse; car je n'étais plus seule! Un cœur battait doucement contre le mien, un souffle pur et léger frissonnait à mon

front, dès que je baissais mon visage pour contempler mon trésor, et ce souffle me faisait si palpitante de bonheur... que je ne savais plus pleurer!"

— Oh! maman! maman! dit Jeanne, les traits illuminés d'une indicible reconnaissance.

„Maman, répéta machinalement Marguerite, toujours absorbée; oui, c'est le premier mot que je t'ai appris à bégayer, et le jour qu'elle le dit, il effaça pour moi bien des peines; — car j'avais été repoussée pour elle de tous les cœurs qui m'avaient aimée! Pour elle, je bravai le mépris, et souillai d'une tache le nom de mon mari aux yeux de tous. Je reniai tout un passé d'honneur et de vertu; pour elle, je n'eus d'autre demeure qu'une tour en ruines, maudite et abandonnée. Oh! bien oui! me séparer d'elle, c'était mourir... et je voulais vivre! vivre pour la voir grandir, radieuse et pure, belle et aimée!"

— Oh, mère! mère! interrompit Jeanne avec douleur.

Mais à cette interruption nouvelle, Marguerite pâlit tout-à-coup affreusement; son œil incertain et égaré parcourut Jeanne sans la reconnaître; d'un geste rempli de dignité, elle repoussa les mains que celle-ci tendait vers elle, et dit d'un ton brusque:

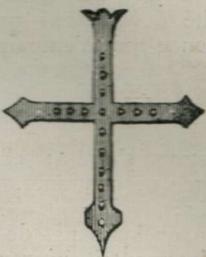
„Qui donc m'appelle sa mère?"

(A continuer.)



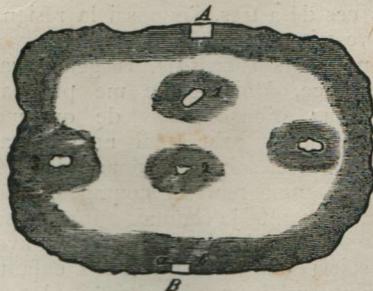
LE DOCTEUR TANNER PENDANT SON JEÛNE.

SOLUTION DU RÉBUS N° 10.



Le joaillier ôta de chaque bras à droite et à gauche une pierre, et mit la pierre d'en haut tout en bas de la croix, comme l'indique la figure ci-dessus.

RÉBUS N° 11.



Un lac a deux ports A et B. A n'a qu'une entrée, B en a deux. 1, 2 et 3 sont des îles. Un bateau part de A pour B, touche aux îles 1 et 2 et entre au port B par l'entrée a. Le bateau doit se rendre à l'île 3, sans couper le premier trajet de A à B. — Comment cela peut-il se faire, le bateau devant quitter le port B par b?

AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 2 octobre 1880, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon," charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne," formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication, dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.